

Herzog toucha le cordon d'arrêt du cocher, et sautant lestement à terre :

—A bientôt, dit-il à Panino.

Il monta dans sa voiture qui avait suivi consciencieusement celle du prince, et s'éloigna.

A partir de ce jour, Jeanne elle-même eut un rival. La fièvre de la spéculation s'empara du prince. Il avait mis le petit doigt dans l'engrenage, et tout son corps devait suivre. Le corps, le nom, l'homme. L'attrait que ce jeu nouveau exerça sur Serge fut d'une puissance incroyable. C'était bien autre chose que la partie bête au cercle, avec les mêmes locutions usuelles, écorchantes dans leur banalité. A la Bourse tout était nouveau, imprévu, soudain et formidable. L'intensité des émotions ressenties était centuplée par l'importance des sommes engagées.

Et c'était réellement un beau spectacle que celui d'Herzog maniant les affaires, et faisant avec une dextérité miraculeuse évoluer les millions, suivant les nécessités de la situation. Et puis le champ d'opérations était vraiment large. La politique, les grands intérêts des peuples, étaient les ressorts qui servaient de moteurs aux combinaisons, et le jeu prenait une majesté diplomatique, une ampleur financière. C'était la richesse des pays du monde entier qui se trouvait sur le tapis. Il y avait comme une force et une puissance souveraines dans l'action de ces arbitres de la fortune universelle.

Du fond de son cabinet, Herzog lançait des ordres, et, soit que son coup d'œil fût vraiment extraordinaire, soit que la chance fût régulièrement fidèle, la réussite était immanquable. Serge, dès les premières semaines, encaissa de considérables bénéfices. Ce brillant résultat le jeta dans une sorte d'affolement. Il crut à tout ce qu'Herzog lui avait dit comme à parole d'Évangile. Il vit le monde pliant sous le joug qu'il allait lui imposer. Les peuples, courbés dans le travail de chaque jour, peinaient exclusivement pour lui. Ils étaient ses tributaires ; et comme un de ces rois qui avaient subjugué l'univers, il se figura, dans un mirage éblouissant, les trésors de toute la terre répandus à ses pieds. Dès lors il perdit la notion du vrai et du juste. Il admit l'in vraisemblable et trouva naturel l'impossible. Il fut un instrument docile dans la main d'Herzog.

Le bruit de ce changement si imprévu dans l'existence de Panine arriva promptement aux oreilles de madame Desvarennes. La patronne fut épouvantée : elle fit venir Cayrol, et le pria instamment de rester dans le *Crédit Européen* pour surveiller autant que possible la marche de l'affaire nouvelle. Avec son sens net et pratique, madame Desvarennes prévoyait des désastres, et elle en vint à regretter que Serge n'eût pas borné ses folies au jeu et à la débauche.

Cayrol, très inquiet, fit part de ses soucis à sa femme, qui, profondément troublée, conta à Panine les craintes de son entourage. Le prince sourit dédaigneusement, et rassura la jeune femme. Les appréhensions de madame Desvarennes et de Cayrol étaient l'effet d'une timidité bourgeoise. La patronne n'entendait rien aux grandes affaires, et Cayrol était un financier à idées étroites. Lui savait où il allait. Les résultats de ses spéculations étaient mathématiques. Jamais jusque-là ils n'avaient trompé son attente. La grande société du *Crédit Universel*, dans laquelle il entrait comme administrateur, allait lui donner une fortune tellement considérable, qu'il pourrait défier madame Desvarennes et ne relèverait plus désormais que de son seul caprice.

Par une dernière et sublime générosité, madame Desvarennes avait établi autour de Micheline la conspiration du silence. Elle voulait que sa fille ignorât ce qui se passait. D'un mot, la patronne eût pu, sinon arrêter les folies de Serge, au moins les rendre inoffensives pour sa fille et pour elle. Il suffisait de révéler à Micheline la trahison de Serge et de provoquer une séparation. La maison Desvarennes cessait d'être solidaire de Panine, et, du même coup, le prince perdait tout crédit. Désavoué par sa belle-mère, publiquement abandonné par elle, le prince avait les reins cassés. Il devenait inutile à Herzog, et était promptement rejeté par lui. La patronne ne

voulait pas imposer à Micheline la douleur et la honte d'apprendre la navrante vérité. Elle préférait risquer la ruine et ne pas faire, elle-même et volontairement, pleurer sa fille.

De son côté, Micheline dissimulait ses tristesses à sa mère. Elle connaissait trop la redoutable énergie de la patronne pour vouloir que Serge eût à compter avec elle. Entre les mains puissantes de sa mère, elle comprenait que son mari serait brisée. Avec l'incroyable persistance des cœurs aimants, elle elle espérait voir Serge revenir à elle, et elle ne voulait pas, par un éclat, lui fermer à jamais la voie du repentir. Ainsi une terrible équivoque rendait muettes et inactives ces deux femmes, dont les volontés unies eussent encore pu, à ce moment, empêcher des malheurs imminents.

En effet la haute finance commençait à s'émeuvoir des ambitions visées d'Herzog. Le manieur d'affaires émergeait de la foule, et mettait hardiment le pied sur les sommets où se tenaient groupés solidement les cinq ou six demi-dieux qui décidaient, sans appel, de la valeur des fonds publics. Les empiètements de ce nouveau venu audacieux avaient mécontenté les redoutables potentats, et déjà, secrètement, la perte du financier était décidée. Avec une maladresse incompréhensible, Herzog n'avait pas voulu faire leur part aux grosses maisons de banque de Paris, dans sa nouvelle affaire ; et du moment que la spéculation n'était pas productive pour les gros bonnets de la Bourse, elle était d'avance condamnée par eux.

Un matin, les Parisiens, on se réveillant, virent tous les murs de leur ville couverts d'immenses affiches, annonçant l'émission des titres de la société du *Crédit Universel*. Une liste du conseil d'administration suivait, contenant des noms connus, parmi lesquels brillait celui du prince. Il y avait là des grands croix de la Légion d'honneur, d'anciens conseillers d'État, et des préfètes rentrés dans la vie privée. Une collection de personnalités à grand effet destinées à éblouir le public, mais ayant toutes un petit point véreux. Sous le vernis officiel, avec de bons yeux, on pouvait découvrir la tare.

Ce fut une rumeur immense dans le monde des affaires. Le prince Panine, le gendre de la maison Desvarennes était du conseil d'administration du *Crédit Universel* ! La spéculation était donc bonne ? Et on consulta la patronne, qui, prise entre la nécessité de désavouer son gendre ou l'obligation de dire du bien de l'affaire, se trouva dans un embarras extrême. Cependant elle n'hésita pas. Elle était honnête et loyale avant tout. Elle déclara que l'affaire était médiocre et fit tous ses efforts pour détourner les gens de son entourage de souscrire, pour un peu que ce fût.

L'émission fut désastreuse. La grosse banque se montrait hostile et les capitalistes restaient défilants. Herzog encaissa quelques millions de petites souscriptions. Les portiers et les cuisiniers lui apportaient leurs fonds. Il recueillit le produit de l'anse du panier. Mais il eut beau multiplier les annonces et les réclames dans les journaux financiers, un mot d'ordre avait été lancé qui paralysait l'élan de la spéculation. Et puis de méchants bruits commençaient à courir. Exploitant habilement l'origine allemande d'Herzog, les banquiers murmuraient tout bas que le but de l'affaire du *Crédit Universel* était exclusivement politique. Il s'agissait de créer des comptoirs financiers dans toutes les parties du monde pour favoriser l'extension de l'industrie d'outre-Rhin. De plus, à un moment donné, l'Allemagne pouvait avoir besoin, en vue d'une guerre, de contracter un emprunt, et le *Crédit Universel* serait là pour fournir les subsides nécessaires à l'ambition de la grande nation militaire.

Herzog n'était pas homme à se laisser écraser sans résister : il fit des efforts suprêmes pour relever son affaire. Il fit vendre à la Bourse une quantité considérable de titres non souscrits, et les fit racheter par des hommes à lui, créant autour du *Crédit Universel* une agitation factice. En quelques jours les actions montèrent et firent prime, soutenues seulement par l'agiotage effréné auquel se livrait Herzog.

Le prince, assez peu disposé à se faire donner des explications, et ayant en son associé une confiance aveugle, ne se